

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 1

Artikel: Un lot au tirage de Francfort : suite
Autor: Auerbach
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ajoute les beaux-arts à ta riche couronne,
Rien ne te manquera de la splendeur que donne
Le sentiment du beau.

D'Athènes tu pourrais recueillir l'héritage !
Ton peuple est libre aussi, ton sol a l'apanage
De la fertilité ;
Tu dois donner du lustre au nom de République,
Prouver que sous son règne, on peut mettre en pratique
Beaux-arts et liberté.

29 juin 1870.

L. DE LA CRESSONNIÈRE.

Le siège de Paris.

*Causerie entre deux Palindzards à l'auberge
de la Croix-Blanche.*

— Et bin, Pierro, tè que te vin de per lé davau,
quin bon novi ? Tè on verro.

— N'est pas de refus pé ellia cramine... quin
bon novi ?

— Ma fâi, por dâi novi lâi ein a prâu dein lè
papâi, mâ on ne lâi vâi gotta : Gueliaumo et son
Bon-Dieu diant nâi, lè Français dian bllan : on n'est
pas fotu de cein deméclia. Ein atteindeint, medzan
dau rat pé Paris, que dit lo *Nouvelliste*.

— Kâise-tè ! dau rat ?

— Diabe la meinta, quand tè dio que l'é liaisu
su lo *Nouvelliste* ; mimameint que l'èin fan dâi fre-
cassons que san diâstrameint bon, se bon qu'on sè
lètez lè pottè, que diant lè papâi. N'è pas l'eimbarras,
faut avâi na fam dâu diabblio po medzi dâu rat, câ
por mè l'améré mi crèva que d'èin avalâ na bouÿcha.
A la tinna !

— Peuh ! por quoui a fam tot est pan, et, dâu
rat freccassi dâi pas itre tant croûio, cein croussè.

— Pardieu, tè faut lâi allâ, t'agottèri. Por mè ie
sé bin que i'âmo mi dâi tchou et dâu lard.

— L'è bon à dere, mâ coumeint desâi l'autro,
ci qu'a dâi coquè ein cassè, et ci que nein a pas
s'èin passé. Tot de mîmo, farâi bon lâi itre taupier,
on farâi dâi bounè dzornâ. T'èinlèvâi que n'ausso
pas su l'affère, lâi saré parti : du que medzan lè
rat, sè saran prâu met âi derbon. T'èinlèvâi pire !
que ne l'ausso pas su !

— Que vâu-to, t'as manqué ton coup.

— Et lè papâi dian-te se ci commerce vâut bins-
tou botzi ?

— Qu'èin sâ-t-on bin pou ? Ne lâi a que Gue-
liaumo et son Bon-Dieu, avoué ellia canaille de
Bismarque qu'èin satzan ôquiè. Ah ! mâ, te va pi
vère, Djan, les Prussiens n'ant pas écortzi la cua.
Parâit que lè Parisiens sè montrant crâno, et se
lâi a lo Bon-Dieu dâi Prussiens, lè Français l'an
assebin lo leu, l'è ciquie de la concheince et de la
République, et porrâi bin fotre onna racclliâie à
l'autro. Et petadan Gueliaumo et son Bismarque
porrant ceri lau bottè et déguierpi coumeint dâi
guieusards que san.

— Porrâi bin arrevâ. Mâ lo Bon-Dieu dâi Prus-
siens l'a l'o canon Kroupe, que diant ; et ciquie dâi
Français n'a que dâi titè de tza et dâi canons

d'abbaï ; n'è pas avoué elliau croûio petairu que
porra ôquiè. Diant que lo canon Kroupe porté asse
liein que de la Crâi-Blliantze à la tor de Gâuza. A
la tinna.

— Trinquo pas avoué tè, t'i trâu Prussien.

— Peuh ! ti lè Prussiens ne san pas ein Prusse.

— Parâit bin, du que l'èin a à Palindzo... Et bin
mè, l'améré mi mè vère écarfailli que de mè vère
Prussien.

— Oh ! ma fâi mè asse bin, et se te vâu bâire à
la santè de Trotzu et dâi Parisiens, su quie, et
vaitè mon vèro.

— A la boun haura ! et Trotzu lo mereté bin
qu'on bâivè à sa santè, câ se la plliodze d'avri fâ
trotzi lo bllia, Trotzu l'a fé trotzi lè canons, lè fusi
et lè z'hommo. A sa santè.

— Oï, à sa santè et à la nouÿtra. L. F.

Un lot au tirage de Francfort.

(D'après Auerbach.)

III

« Très honoré Monsieur,

» Nous avons la joie inexprimable de pouvoir vous
» annoncer que le tirage de clôture de ce jour, votre lot,
» portant le n° 17377, est sorti avec un gain de cent mille
» florins. Nous vous prions de nous transmettre vos or-
» dres en nous faisant savoir si vous voulez recevoir
» votre lot à Francfort même sous présentation de votre
» titre et après déduction du pour cent d'usage ou bien
» si nous devons vous l'expédier en espèces sonnantes
» à votre domicile.

» En nous recommandant pour de nouveaux ordres,
» nous vous prions d'agréer, etc. »

Mon cousin l'expéditeur avait, en vérité, une habileté
admirable. Il mit l'adresse, puis, à l'aide d'un crayon, il
imita le timbre à s'y méprendre. Ensuite il se chargea
de s'informer auprès du gendarme-facteur s'il n'y avait
point de lettre pour lui, et de profiter de l'occasion pour
glisser la lettre contrefaite parmi les autres à distribuer.

Le soir, nous étions assis bien tranquillement chez le
menuisier, à notre partie de piquet, lorsque le facteur
arriva et remit au vicaire une lettre, en lui disant :
Monsieur le vicaire, voici, je me suis transporté à la
cure, et, ayant appris que vous étiez ici, je viens vous
l'apporter.

Le vicaire prit la lettre d'un air indifférent. « Bah !
quelque nouvel envoi de ce misérable collecteur de lo-
terie. Je sais déjà le contenu de cette missive. Nous re-
grettons fort que la fortune vous ait été contraire, nous
espérons mieux pour la prochaine occasion. Ci-joint un
nouveau billet, etc. Suffit.

Et, sans ouvrir la lettre, il la mit dans sa poche, et
dit : Poursuivons la partie ! A qui est-ce à jouer ?

Lorsque la partie fut achevée, et que l'on battit les
cartes pour en commencer une nouvelle, le menuisier dit :
« Monsieur le vicaire ! s'il était permis ! comme je suis
aussi intéressé à la chose, je vous prierais de vouloir
bien ouvrir la lettre. Qui sait ? !... »

— Bah ! répondit le vicaire, j'ai pour principe de ne ja-
mais ouvrir de lettre le soir, cela empêche de bien dor-
mir. Poursuivons notre jeu !

Le menuisier insista pour qu'on prit connaissance de
la lettre, il fut appuyé par l'expéditeur de la poste.

— Eh bien ! puisque vous le voulez, soit, dit le vicaire,
en décachetant négligemment la lettre. Puis, d'une main
agitée, il tint la feuille sous ses yeux.

— Attention ! il y a là quelque chose ! s'écria l'expédi-
teur, lisez-nous un peu cela, ou plutôt laissez-moi vous
la lire.

L'expéditeur reçut la lettre, le menuisier appuya les

deux coudes sur la table, en ouvrant de grands yeux, et mon cousin se mit à lire comme quelqu'un qui voit, pour la première fois, une écriture qui ne lui est pas connue, et qu'il ne peut lire couramment, et, lorsqu'il en vint au chiffre, il approcha le papier tellement près de la chandelle, que celui-ci faillit prendre feu. Mais le menuisier avait tout lu, il se leva de table en sautant, jeta contre la muraille le jeu de cartes qu'il avait à la main, et se mit à gambader tout autour de la chambre en chantant : Constantinople et Copenhague, le rabot a fini son ouvrage! Qu'on ne me parle plus de rabot! Tout l'univers est aplani, rabot nivelé. Sœur Marguerite! sœur Lisbeth, venez, entrez!

Les deux vieilles filles entrèrent, et maître Schick prenant le rabot, siffla dedans, puis se remit à chanter : « on ne rabottera plus ! Lisbeth ! Constantinople ! Marguerite ! Copenhague ! Cinquante mille Constantinoples ! Un demi lot fait cinquante mille ! Partagé entre quatre, cela fait, pour chacun, douze mille cinq cent Copenhague ! Dédouisons cinq cents pour menus frais, écritures, droits et toutes les sangsues, il reste à chacun douze mille Constantinoples, soit mille douzaines de Copenhague ! Soyez tranquilles ! je ne ferai point de prodigalités ! je n'ai pas parcouru pour rien la moitié du globe ! Touche ici Lisbeth ! Touche ici Marguerite ! Voilà, à chacune une main ! Et maintenant je vais vous dire mes projets, ces projets, ces Messieurs serviront de témoins ! J'exécuterai ce que j'ai projeté. Et d'abord, j'ai fait le vœu, si je gagne, de rester au lit trois jours, ou mieux trois fois vingt-quatre heures, afin de ne point faire de bêtises. Vous le verrez ! je sais me contenir ! Nous plaçons notre argent en solide hypothèque sur la commune ! C'est le plus sûr. Une commune ne fait jamais banqueroute. Monsieur le curé ! Monsieur le vicaire ! Nous faisons venir notre argent en beaux écus ronds, un tonneau rond, plein de rouleaux ronds. De bon argent comptant ! pas de lettres de change ni de billets de banque ! Et alors je fais un jeu de quilles avec mes rouleaux d'écus. Vive la joie, Constantinople et Copenhague !

Lisbeth, des deux sœurs à qui la langue brûlait, profita bien vite d'un moment où Schick reprenait haleine pour placer son mot.

— Je savais bien que tu recevrais quelque chose, Marguerite m'en est témoin ! Ce matin, lorsque le gendarme a passé, le berger conduisait à droite de notre maison, un troupeau de porcs. N'est-il pas vrai, Marguerite, que je t'ai dit : aujourd'hui une lettre nous apportera annonce de fortune ! Hein, Marguerite ! ne l'ai-je pas dit !

— Ne parle pas ainsi ! interrompit le menuisier, ne m'apporte pas de superstitions dans la maison, cela empêche de goûter du repos dans la fortune ! Et maintenant le repos règne dans le monde, des mille et des mille lieues tout autour de nous, depuis Constantinople jusqu'à Copenhague.

— Il a raison, répondit la sœur Marguerite, et du reste, les cochons précédaient le berger.

— Oui, avant tout ! point de superstition, dit l'expéditeur, appuyant les paroles du menuisier. Il fut le seul qui eut le courage d'intervenir dans cette affaire. Quant à mon vicaire et à moi, nous étions consternés, dans le plus grand embarras. N'y pouvant plus tenir, nous sortîmes de là et nous rendîmes à l'auberge dans laquelle notre ami Lichtelet était descendu.

Nous y étions à peine que l'on vint nous avertir que le menuisier nous attendait à la cure. En attendant, il avait envoyé à l'auberge le fils de ma sœur mariée à l'aubergiste du Tilleul, à Steinen, chercher une grosse cruche de vin qu'il voulait nous offrir à la cure à notre retour. Cette circonstance nous fut extrêmement désagréable, et Lichtelet, après nous avoir adressé une verte sermonne sur notre farce, se chargea de tirer le menuisier de son erreur.

Je lui promis de faire les premiers pas.

En nous souhaitant le bonsoir, l'aubergiste félicita mon vicaire.

— Et pourquoi moi spécialement ? demanda celui-ci.

— Ha ! parce que le crédit est un cheval qui perd quelquefois ses fers, et qu'il est bon de le ferrer quelquefois à neuf. Je ne parle pas pour moi, vous le savez, je ne parle que des autres et vous ne le prendrez pas en mauvaise part.

Cependant le vicaire fut irrité du compliment et grogna tout le long du chemin. Il ne pouvait se faire à l'idée que, depuis longtemps, on avait cessé de le croire riche.

(La suite au prochain numéro.)

Dire et faire.

Sur un petit ruisseau, non loin de Froideville,
Une planche servait de pont.

L'appui se faisait vieux, et devenu fragile

Il ne pouvait durer bien long ;

Aussi les bonnes gens disaient par le village :

« On pourrait s'y casser le cou,

» Il faudrait bien, ma foi, rajuster ce passage ;

» Ça ne peut pas coûter beaucoup. »

Raisonnement fort sain, mais on laissait la planche,

Et voici ce qu'il arriva :

Lise, allant au marché, s'y rompit bras et hanche,

Passa trois mois au lit, et ne s'en releva

Qu'en s'appuyant sur deux béquilles.

Dire et faire sont deux, on le vit bien alors,

Car on fit sur le riot jeter deux ou trois billes

Avec un garde-fou muni de bons supports.

[faite...]

« On pourrait, ... » dites-vous, « la chose est bientôt Et tout demeure, hélas ! en projets vains et creux ; C'est pourquoi trouvez bon que je vous le répète : En fait de petits ponts, dire et faire sont deux.

L. FAVRAT.

Nous apprenons que M^{lle} Joséphine Martin, la célèbre pianiste parisienne, qui a donné dernièrement, avec sa sœur, dans notre ville un si brillant concert au bénéfice des prisonniers Français, s'est décidée, cédant aux sollicitations de plusieurs personnes, à venir passer deux jours chaque semaine à Lausanne.

Les personnes qui désireraient prendre des leçons de cet éminent professeur, ainsi que des leçons de chant de M^{lle} Léonie Martin, pourront se faire inscrire à la librairie Tarin, rue de Bourg, n^o 3, ou écrire directement à M^{lles} Martin, à Choëx par Monthey, Valais

L'auteur de l'Accordéon ayant omis un vers dans la copie qu'il nous a donnée, nous prie de rétablir comme suit le cinquième couplet :

Jô ti lè valet sè vouaitiran :

L'ara dâu bin, la Marion,

L'ara dâu bin que sè désiran.

Et à l'abbai, tot dâu long,

L'eut prâu valet que la veriran ;

Mâ dè tré ti n'ein eut pas ion

Que put fère on accordéon, etc.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.